

Avides

Tom Clearlake 2019©

ISBN : 978-295613-16-32

(Extrait)

Julie inséra un jeton dans le distributeur de boissons et se concentra pour que ses doigts ne tremblent pas. Elle sélectionna un thé, sans sucre. Elle devinait autour d'elle les commentaires à voix basse et les regards posés sur elle. Pour la plupart, des regards d'hommes. Il fallait croire que le métier de flic était réservé aux mecs. Mais cela lui allait très bien. Elle avait déjà une sérieuse approche de la profession – son père avait été inspecteur pendant douze ans avant de devenir chauffeur de taxi –, et avait eu le temps de se faire une idée bien précise de ce que demandait le boulot. Ténacité, cran, perspicacité. Elle se sentait faite pour ce métier. Et ce n'était pas son père qui l'en aurait dissuadée, comme il aimait le dire : « ma fille est née avec une paire de baloches ». Cela n'avait donc pas été une surprise quand elle lui avait annoncé qu'elle voulait entrer à l'école de police.

Elle récupéra son gobelet de thé brûlant et fila en concentrant son champ de vision sur sa paire de Nike. Depuis le début de son stage à la brigade criminelle, elle s'habillait sobrement et dissimulait comme elle pouvait ses formes sous des jeans et des pullovers longs. Elle passa devant l'attroupement d'officiers, les ignora parfaitement et regagna le bureau dans lequel elle travaillait avec deux autres élèves stagiaires. Le lieu aurait pu être plus spacieux s'il n'y avait eu ce meuble gigantesque à casiers métalliques, qui devait dater des premiers temps de l'administration française, et dans lequel des officiers venaient sans cesse poser ou prendre des chemises qui débordaient de feuillets. À chaque fois, ils faisaient un raffut de tous les diables et se moquaient bien de déranger trois jeunes recrues. Frédéric, « Fred, pour les intimes », avait été le premier

des deux à avoir établi la communication avec elle. Un grand brun costaud, cheveux coupés en brosse, assez mignon, mais gras du bide et lourd comme une enclume. Par-dessus le marché, il lui faisait du rentre-dedans continuellement. Même si elle avait l'habitude, depuis ses 15 ans environ, de se faire draguer lourdement par les trois quarts des gars qui l'approchaient, elle mettait un point d'honneur à garder ce genre de type à distance. D'un autre côté, elle comprenait tout à fait leur réaction. Comment une jeune femme de 25 ans, assez grande, avec de longs cheveux châtain bouclés, de grands yeux verts, des mensurations parfaites et un sourire à défroquer une confrérie monacale, pouvait-elle passer inaperçue aux yeux de ces meutes de gars qui répondaient avec zèle, ou parfois malgré eux, à la nécessité de reproduction de l'espèce humaine ?

Très difficilement. Mais ça n'était pas une raison pour se laisser draguer en toute impunité. L'autre stagiaire, Marc, était à l'opposé de Fred l'enclume, un type discret qui parlait très peu. Quand il le faisait, il fallait se pencher vers lui pour arriver à l'entendre. Il était physiquement très banal, genre étudiant pâlot qui passait son temps le nez sur son ordi. Julie trouvait qu'il n'avait vraiment pas le profil d'un futur policier.

Tous les trois travaillaient dans un esprit de compétition déclarée, chacun dans sa tranchée, observant les autres du coin de l'œil. Peut-être qu'avec les jours, la camaraderie finirait par s'installer, se disait Julie. Mais c'était aussi bien si cela restait comme ça.

Il était presque 10 heures, en ce froid matin du lundi 27 novembre 2006, quand M. Émile Langlois, 67 ans, entrepreneur retraité et résident d'un pavillon bourgeois, avait appelé le standard de la police pour signaler un problème qui lui avait paru inquiétant. D'habitude, M. Langlois apercevait tous les jours ses voisins, les Delattre, depuis la baie de son salon – une charmante petite famille, avait-il précisé. En semaine, M. Delattre partait au volant de sa berline allemande grise très tôt le matin pour se rendre sur son lieu de travail. M. Langlois

apercevait ensuite sa femme qui sortait avec leur fils Rémi pour l'emmener à l'école. Plus tard dans la matinée, il lui arrivait de la croiser à la boulangerie du quartier ou à l'épicerie. Ils avaient échangé, plus d'une fois ensemble, ce genre de propos anodins que peuvent tenir des voisins à l'occasion d'une brève rencontre. Barbara Delattre était une dame très charmante et attentionnée.

Mais depuis trois semaines environ, Émile Langlois n'avait plus aperçu les Delattre par la fenêtre de son salon, et cela lui avait paru pour le moins inhabituel. D'inhabituel, le fait était devenu inquiétant quand il s'était décidé à aller sonner à leur porte. La première chose qui l'avait troublé était que le portillon d'entrée était ouvert. La seconde : le garage était fermé. En temps normal, Christophe Delattre ne le fermait jamais après être parti au travail.

Il eut le sentiment que quelque chose de terrible s'était produit chez les Delattre quand des relents de putréfaction qui flottaient dans l'air autour de leur maison lui entrèrent dans les narines, portés au gré de la brise automnale qui soufflait ce matin-là. La puanteur avait été si insoutenable qu'elle lui avait fait rendre le contenu de son estomac de manière quasi instantanée. Il n'avait eu le temps que de faire quelques pas en arrière pour aller vomir dans le buisson le plus proche. Il était aussitôt rentré chez lui pour décrocher son téléphone et composer le 17. Un véhicule de gendarmerie avait été envoyé sur place et, constatant l'odeur flagrante de mort qui émanait du pavillon, le chef de patrouille avait décidé d'en référer immédiatement au SRPJ qui, à son tour, avait jugé bon de confier le cas à la brigade criminelle de Paris.

Un peu avant midi, une équipe de quatre hommes, conduite par deux lieutenants aguerris, Viard et Hamelin avaient été désignés pour cette intervention. Julie Delorme et ses deux camarades stagiaires avaient été appelés à s'y joindre.

Direction les quartiers pavillonnaires de Sèvres, dans les Hauts-de-Seine. On ne leur avait rien dit de plus. Le monospace Peugeot gris banalisé fonçait sur le périphérique entre les files

de voiture et secouait dans tous les sens les trois jeunes recrues qui se cramponnaient à leur stylo et à leur carnet de notes. Cette matinée-là, Julie Delorme s'en souviendrait pour le restant de sa vie. Sa première scène de crime. Une entrée en matière brutale, un incontournable dans une vie d'officier de policier. Sitôt sortis du véhicule, ils avaient tous revêtu des masques hygiéniques, passé leur brassard d'intervention et s'étaient rués dans le jardin du pavillon. En moins d'une minute, les deux lieutenants avaient forcé la porte au moyen d'un bélier et étaient entrés arme en main, suivis par leurs collègues. Les choses étaient allées très vite. Julie avait sorti son arme. Elle s'était engouffrée dans le hall derrière les autres. En quelques secondes, sa fréquence cardiaque avait doublé. Elle s'était arrêtée pour contrôler son souffle et faire redescendre le stress. Dans la maison, les stores étaient baissés dans toutes les pièces. Règle numéro un : on ne touche à rien. Surtout pas aux interrupteurs. Ils avaient allumé leur lampe torche couplée à leur arme pour progresser dans le noir et sécuriser une à une les pièces de la demeure. Julie avait soudain perçu du mouvement dans le salon. Son rythme cardiaque s'était encore accéléré.

Elle avança en braquant l'arme dans la direction d'où le son lui était parvenu :

— Police ! Restez où vous êtes ! cria-t-elle.

Les voix des collègues s'élevèrent plus loin dans le pavillon :

— On a deux corps ici !

Le bruit qu'elle avait entendu ressemblait à un gémissement, des soupirs aigus, très faibles. Cela provenait de dessous la table à manger.

— Sortez de là et avancez dans la lumière ! Les mains sur la tête ! hurla-t-elle.

Sa main serrait la crosse de son Glock 19 au point de lui faire mal aux phalanges. L'individu, si c'en était un, ne bougeait pas d'un pouce. Julie cessa de haleter pour mieux entendre. Elle comprit alors qu'il s'agissait d'un enfant. Sûrement très jeune et en état de choc. Elle s'accroupit et éclaira la pièce au niveau du sol, jusqu'à ce que le cercle de lumière de sa Mag-Lite se pose

sur un visage juvénile à la mine livide. Il était prostré et leva ses mains devant lui pour se cacher du halo éblouissant. Tout son corps tremblait comme une feuille dans le vent. À cet instant, le lieutenant Hamelin entra derrière elle.

— Delorme, est-ce que ça va ?

— Il y a un gosse là-dessous.

Lorsqu'elle se retourna, l'enfant avait baissé ses mains et la regardait fixement, yeux grands ouverts, noir d'encre, pupilles dilatées au maximum. Il portait un t-shirt maculé de sang et tenait un cutter dans sa main droite. Julie fut traversée par une intuition qui la refroidit de l'intérieur.

— Laisse tomber ce cutter et avance vers moi lentement, petit, en gardant tes mains levées, lui ordonna-t-elle.

L'enfant la fixait toujours de ses yeux noirs et vides. Elle maintint son arme braquée vers lui. Ses mains qui serraient la crosse s'étaient mises à trembler plus fort.

— Sors de là ! cria-t-elle encore.

Voyant qu'il était sourd à ses sommations, Julie le maintint en joue et s'avança vers lui. Elle remarqua du sang séché sur son visage, dans son cou et sur ses mains. L'enfant la dévisageait, immobile. Le lieutenant Hamelin profita de la diversion de Julie qui monopolisait son attention pour saisir le bras du gamin qui tenait le cutter et l'immobiliser au sol.

Ils entendirent un bruit de pas rapides derrière eux. Julie fit volte-face. Un faisceau de lampe traversa le couloir et disparut dans la cuisine. C'était Frédéric, un des deux stagiaires.

— Va voir ce qui se passe. Je garde le gosse ici, lui ordonna Hamelin.

Julie se releva et se dirigea vers la cuisine au pas de course.

Frédéric était en train de vomir dans l'évier. Elle remonta le couloir qu'il avait emprunté. Les lumières de lampes s'agitaient dans la dernière pièce au fond du pavillon. Ici, la planteur avait atteint un tel degré qu'elle hésita à continuer d'avancer, redoutant ce qu'elle allait trouver dans cette pièce. Bravant les effluves pestilentiels qui lui fouettaient le visage dans le courant

d'air, elle franchit la porte et entra. Cette pièce était une chambre.

M. et M^{me} Delattre étaient allongés, côte à côte, sur le lit conjugal.

Christophe Delattre tenait encore la main de sa femme. Leurs doigts entrelacés reposaient sur les couvertures. La peau de leur visage était d'un bleu sombre, tendue sur leurs os faciaux qui ressortaient d'une manière affreuse. Leurs yeux étaient grands ouverts, exorbités. Ils fixaient tous les deux le plafond dans une expression d'incompréhension et de surprise. Ils avaient le buste surélevé par un traversin et des coussins qui avaient été placés sous leur dos. Leur tête retombait en arrière et reposait dans ce que Julie identifia comme des saladiers en plastique de marque Tupperware. Un orange pour M. Delattre, un bleu pour madame. Leur gorge avait été ouverte, dans toute sa largeur. Soigneusement tranchée. Leur sang avait dû se déverser dans les saladiers. Mais lorsqu'elle s'approcha du lit, elle constata que les récipients étaient vides. Ils *avaient* contenu du sang. Julie sentit soudain la température baisser de dix degrés autour d'elle. Le lit, pourvu d'un sommier mobile à télécommande, avait été incliné de telle manière que les jambes du couple Delattre étaient surélevées d'une vingtaine de centimètres. Le lieutenant Diard était assis sur le bord d'un fauteuil, au téléphone, il dialoguait à voix basse. Un autre homme inspectait chaque recoin de la pièce. Marc, le troisième stagiaire, était accroupi près du lit et prenait des notes. Julie eut un haut-le-cœur et parvint à contrôler sa nausée. Par chance, elle n'avait rien pris au déjeuner ce matin-là.

Les corps des Delattre étaient exsangues. Inutile d'attendre l'autopsie pour confirmer qu'ils avaient été entièrement vidés. *Mais où est passé le sang ?!* Les récipients auraient dû en être remplis... À nouveau, un courant glacé la saisit... *L'enfant...* Elle recula jusqu'à ce que son dos bute contre un mur et se laissa glisser pour se retrouver assise sur la moquette, jambes repliées contre elle. Elle posa son arme au sol et passa ses mains dans ses cheveux. Ses doigts tremblaient, et elle crut un instant qu'elle

allait hurler. Les faisceaux des lampes torches balayaient encore la chambre et lui donnaient le tournis.

Le lieutenant Viard rangea son portable dans la poche intérieure de sa veste. Il n'en menait pas large lui non plus. Il se leva et lança de vive voix :

— Bon. On se ressaisit. C'est pas évident, surtout pour une première fois, mais il faudra vous y faire. C'est le métier qui rentre.

Il parlait à son attention à elle. Et peut-être aussi à celle de Frédéric, qui vomissait encore bruyamment dans la cuisine. Le troisième stagiaire, Marc, était impassible. Il continuait de noter avec minutie dans son carnet le moindre détail qu'il pouvait relever sur les corps, leur position, leur tenue, leur état de décomposition... Il aurait sans doute été moins serein s'il l'avait vu comme elle, *le gosse*. À cet instant, Hamelin apparut dans l'encadrement de la porte. Il tenait l'enfant devant lui. Julie s'aperçut qu'il lui avait passé des menottes. Le petit regardait ses parents sur le lit sans faire état de la moindre réaction émotionnelle. Julie entrevit son visage dans l'alternance du ballet de lumières. Elle se releva en évitant de le regarder à nouveau. Une terreur incontrôlable lui remuait les tripes à la seule idée de poser ses yeux sur lui.

Hamelin fit avancer le gamin vers le lieutenant Viard. Ce dernier braqua sa lampe sur l'enfant. Il le scruta quelques secondes, balaya le halo de lumière sur ses mains menottées, son visage blême, son t-shirt maculé de sang.

— Tu lui as passé les bracelets ?

— Il tenait un cutter quand on l'a trouvé.

Viard se gratta derrière la nuque. Un tic qu'il avait dans les situations qui lui échappaient.

— Vous l'avez trouvé où ?

— Sous la table du salon.

Il approcha de l'enfant et passa une main devant ses yeux. Aucune réaction. Le petit continuait d'observer ses parents sur le lit d'un regard vide. Marc avait maintenant tourné son attention vers l'enfant et notait avec fébrilité dans son carnet.

— Petit. Tu m’entends ? lui demanda Viard.

L’enfant n’était pas là. Il n’était plus nulle part.

— Bon. C’est mieux de ne pas trop le laisser là. Amène-le dans la cuisine. Fais-le boire. J’appelle du monde.

Hamelin hocha la tête et repartit avec le gosse.

Viard sortit son portable.

— Salut, ici Viard. Envoyez-nous une voiture. Je crois que nous tenons un... – il hésita – un suspect... Oui, le fils des deux victimes. Faudrait vérifier l’état civil des Delattre, y a peut-être d’autres gosses... Le gamin doit avoir autour de 10 ans... C’est bien ce que je t’ai dit : l’enfant semble être l’auteur des faits... Dites au pédopsy de venir aussi... Le gosse a l’air d’être dans un sale état... O.K. Merci... Les TSC¹ débarquent dans combien ?... OK.

Le lieutenant coupa la communication et rangea son cellulaire.

Il se tourna vers Julie :

— Ça va, Delorme ?

Elle acquiesça.

— Le gamin, ajouta-t-il, il a dit quelque chose quand vous l’avez trouvé ?

— Non. Rien du tout.

Il se gratta encore la nuque nerveusement :

— Putain..., c’est glauque.

Julie s’abstint de tout commentaire.

Le lieutenant tapa dans ses mains pour attirer l’attention de tous :

— O.K. La baraque est sécurisée. On sort respirer un peu sur la pelouse en attendant l’arrivée des collègues.

¹ TSC : technicien de scène de crime.